

Texte 1 - HUGO, *Choses vues*, 1846

Hier, 22 février, j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid, malgré le soleil et midi. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots avec des linges sanglants roulés autour des chevilles pour tenir lieu de bas ; une blouse courte et souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé, la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emménait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entra et l'homme resta à la porte, gardé par l'autre soldat. Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. C'était une berline armoriée portant aux lanternes une couronne ducale, attelée de deux chevaux gris, deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées mais on distinguait l'intérieur tapisssé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures.

15 Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

Je demeurai pensif.

Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition brusque, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore plongée dans les ténèbres mais qui vient. Autrefois le pauvre coudoyait le riche, ce spectre 20 rencontrait cette gloire ; mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

25 Texte 2 – Guy de Maupassant, *Bel Ami*, Partie I, chapitre III, 1885

Georges Duroy se rend chez son ami Forestier pour lui demander de l'aide pour écrire son article sur l'Algérie. Forestier le laisse en compagnie de sa femme.

Elle se leva et se mit à marcher, après avoir allumé une autre cigarette, et elle dictait, en soufflant des filets de fumée qui sortaient d'abord tout droit d'un petit trou rond au milieu de ses lèvres serrées, puis s'élargissant, s'évaporaient en laissant par places, dans l'air, des lignes grises, une sorte de brume transparente, une buée pareille à des fils d'araignée. Parfois, d'un coup de sa 30 main ouverte, elle effaçait ces traces légères et plus persistantes ; parfois aussi elle les coupait d'un mouvement tranchant de l'index et regardait ensuite, avec une attention grave, les deux tronçons d'imperceptible vapeur disparaître lentement.

Et Duroy, les yeux levés, suivait tous ses gestes, toutes ses attitudes, tous les mouvements de son corps et de son visage occupés à ce jeu vague qui ne prenait point sa pensée.

35 Elle imaginait maintenant les péripéties de la route, portraiturait des compagnons de voyage inventés par elle, et ébauchait une aventure d'amour avec la femme d'un capitaine d'infanterie qui allait rejoindre son mari.

40 Puis, s'étant assise, elle interrogea Duroy sur la topographie de l'Algérie qu'elle ignorait absolument. En dix minutes, elle en sut autant que lui, et elle fit un petit chapitre de géographie politique et coloniale pour mettre le lecteur au courant et le bien préparer à comprendre les questions sérieuses qui seraient soulevées dans les articles suivants.

Puis elle continua par une excursion dans la province d'Oran, une excursion fantaisiste, où il était surtout question des femmes, des Mauresques, des Juives, des Espagnoles.

« Il n'y a que ça qui intéresse », disait-elle.

45 Elle termina par un séjour à Saïda, au pied des hauts plateaux, et par une jolie petite intrigue entre le sous-officier Georges Duroy et une ouvrière espagnole employée à la manufacture d'alfa de Aïn-el-Hadjar. Elle racontait les rendez-vous, la nuit, dans la montagne pierreuse et nue, alors que les chacals, les hyènes et les chiens arabes crient, aboient et hurlent au milieu des rocs.

50 Et elle prononça d'une voix joyeuse : « La suite à demain ! » Puis, se relevant : « C'est comme ça qu'on écrit un article, mon cher monsieur. Signez, s'il vous plaît. »

Il hésitait.

« Mais signez donc ! »

Alors, il se mit à rire et écrivit, au bas de la page : « Georges Duroy. »

55 Elle continuait à fumer en marchant ; et il la regardait toujours, ne trouvant rien à dire pour la remercier, heureux d'être près d'elle, pénétré de reconnaissance et du bonheur sensuel de cette intimité naissante.

Texte 3 – COLETTE, « Dans la foule », publié dans *Le Matin*, le 2 mai 1912. Signé Colette Willy. Réédité dans les Œuvres (tome II) de Colette, La Pléiade, 1686. Début de l'article.

... Il y a quelque chose là-bas... C'est plus loin que la foule, arrêtée par un barrage d'agents et de gardes de Paris, et qui se répand en ruisseaux inégaux sur les bas-côtés de la route, qui stagne en longues flaques noires... C'est derrière la poussière silicieuse et lourde qui vole comme l'écume des vagues... Il y a quelque chose là-bas, à droite de la grande route, quelque chose que tout le monde 65 regarde et que personne ne voit...

Je viens d'arriver. J'ai déployé tour à tour, pour me pousser au premier rang, la brutalité d'une acheteuse de grands magasins aux jours de solde et la gentillesse flagorneuse des créatures faibles :

« Monsieur, laissez-moi passer... Oh ! monsieur, on étouffe... Monsieur, vous qui avez la chance d'être si grand... » On m'a laissée parvenir au premier rang parce qu'il n'y a presque pas de
70 femmes dans cette foule. Je touche les épaules bleues d'un agent – un des piliers du barrage – et je prétends encore aller plus loin : « Monsieur l'agent... »

« On ne passe pas ! »

- Mais ceux-là qui courrent, tenez, vous les laissez bien passer !

- Ceux-là, c'est ces messieurs de la presse. Et puis c'est des hommes. Même si vous seriez de la
75 presse, tout ce qui porte une jupe doit rester ici tranquille.

- Voulez-vous mon pantalon, madame ? suggère une voix faubourienne.

On rit très haut. Je me tais. Je regarde la route, barrée de tourbillons intermittents. Je vise, comme tout le monde, un point presque invisible derrière la poussière et le rideau d'arbres : une bicoque grise, l'angle de son toit posé de biais... Je piétine sur place, en proie à une agitation badaude :

80 - Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'on a déjà fait ? Où sont-ils ?

L'agent, tourné vers la route, ne me répond plus, ma voisine, une personne en cheveux, qui abrite un bambin sous chaque bras, me toise. Je me fais très douce.

« Dites, madame, ils sont là-bas ?

- Les bandits ? Mais bien sûr, madame. Dans cette maison, à droite. »

85 L'intonation signifie clairement : « D'où sortez-vous ? Tout le monde sait ça ! » Un gros gars tranquille, contre mon dos, me renseigne :

« - Ils sont là-dedans. Alors, crainte qu'ils réchappent encore, on va les faire sauter à la dynamite.

- Les faire sauter ? Ah ! là ! là ! Je paye dix qu'ils se trottent et qu'ils laissent Lépine² en carafe ! »

Cette réplique sportive émane d'un jeune homme pâle et désabusé, qui témoigne par ailleurs d'une
90 activité continue : il s'appuie sournoisement contre ses voisins, il me presse avec une fausse maladresse. Je gage qu'à la première occasion il va foncer tête baissée sous le bras de l'agent et filer sur la route vide...

Ils sont là-bas...On va les dynamiter... L'exécutable esprit spectateur s'empare alors de moi, ce lui qui mène les femmes aux courses de taureaux, aux combats de boxe et jusqu'aux pieds de la

95 guillotine – l'esprit de curiosité qui supplée si parfaitement au réel courage... Je piétine, je plie le front pour me garer des rafales de poussière....

« - Mais, madame, si vous croyez que c'est commode d'y voir quelque chose à côté de quelqu'un qui remue autant que vous ! »

C'est ma sévère voisine, une mère de famille. Je grommelle et elle me reprend vertement :

100 « - C'est vrai, ça ! Ça ne serait pas le peine qu'on soyé là depuis neuf heures ce matin pour que vous vous mettiez devant moi au dernier moment ! Une place gardée, c'est une place gardée. D'abord quand on a un aussi grand chapeau, on l'ôte ! »

2 Louis Lépine fut préfet de police de 1899 à 1913.

Elle défend son « fauteuil d'orchestre » avec une autorité qui cherche – et trouve – l'approbation générale. J'entends derrière moi des cris rythmés de : « Chapeau ! Chapeau ! », des plaisanteries qui
105 datent des revues de l'année dernière, mais qui prennent ici une étrange saveur quand on songe à ce qui se passe là-bas...

Soudain le vent se jette sur nous, avec la poussière qui craque sous les dents, l'odeur connue, l'odeur saisissante de l'incendie : là-bas, ce n'est plus de la poussière qui aveugle la route, mais l'azur gris d'une fumée violentée par le vent... Les cris, derrière moi, montent comme des
110 flammes :

« - *Ils* y sont ! *Ils* y sont !... Entendez-vous ? J'ai entendu le coup ! La maison a sauté !... Non, c'est les coups de fusils ! *Ils* se sauvent, *ils* se sauvent !...

Personne n'a rien vu, rien entendu, mais cette foule nerveuse qui me serre de tous côtés invente, inconsciemment, peut-être télépathiquement, tout ce qui se passe là-bas. Une poussée préparée,
115 irrésistible, rompt le barrage et me porte en avant ; je cours pour ne pas être écrasée ; je cours en même temps que ma voisine et ses deux enfants agiles. Le jeune homme sportif et désabusé m'écarte d'un rude coup d'épaule, mille autres viennent derrière. Nous courons, avec un bruit de troupeau, vers le but plus que jamais invisible, *là-bas*... [...]

**Texte 4 – Albert Camus, « Misères de la Kabylie », conclusion, publié dans *Alger Républicain*,
15 juin 1939 – fin de l'article.**

[...] Mon rôle n'est d'ailleurs point de chercher d'illusaires responsables. Je ne trouve pas
120 de goût au métier d'accusateur. Et si même je m'y sentais porté, beaucoup de choses m'arrêteraient. Je sais trop, d'une part, ce que la crise économique a pu apporter à la détresse de la Kabylie pour en charger absurdement quelques victimes. Mais je sais trop aussi quelles résistances rencontrent les initiatives généreuses, de si haut qu'elles viennent quelquefois. Et je sais trop, enfin, comment une volonté, bonne en son principe, peut se trouver déformée dans ses applications.

125 Ce que j'ai essayé de dire, c'est que si on a voulu faire quelque chose pour la Kabylie, si on a fait quelque chose, cette tentative n'a abordé que des aspects infimes du problème et l'a laissé subsister tout entier. Ce n'est pas pour un parti que ceci est écrit, mais pour des hommes. Et si je voulais donner à cette enquête le sens qu'il faudrait qu'on lui reconnaîsse, je dirais qu'elle n'essaie pas de dire : « Voyez ce que vous avez fait de la Kabylie », mais : « Voyez ce que vous n'avez pas fait de la Kabylie. »

En face des charités, des petites expériences, des bons vouloirs et des paroles superflues, qu'on mette la famine et la boue, la solitude et le désespoir. Et l'on verra si les premiers suffisent. Si, par un miracle invraisemblable, les 600 députés de la France pouvaient repartir l'itinéraire

désespérant qu'il m'a été donné de faire, la cause kabyle ferait un grand pas en avant. Et c'est qu'en
135 toute occasion, un progrès est réalisé chaque fois qu'un problème politique est remplacé par un problème humain. Qu'une politique lucide et concertée s'applique donc à réduire cette misère, que la Kabylie retrouve, elle aussi, le chemin de la vie et nous serons les premiers à exalter une œuvre dont aujourd'hui nous ne sommes pas fiers.

Je ne puis m'empêcher, enfin, de me retourner vers le pays que je viens de parcourir. Et c'est
140 lui et lui seul qui peut ici me donner une conclusion. Car, de ces longues journées empoisonnées de spectacles odieux, au milieu d'une nature sans pareille, ce ne sont pas seulement les heures désespérantes qui me reviennent, mais aussi certains soirs où il me semblait que je comprenais profondément ce pays et son peuple.

Tel ce soir, où, devant le Zaouïa de Koukou, nous étions quelques-uns à errer dans un
145 cimetière de pierres grises et à contempler la nuit qui tombait sur la vallée. A cette heure qui n'était plus le jour et pas encore la nuit, je ne sentais pas ma différence avec ces êtres qui s'étaient réfugiés là pour retrouver un peu d'eux-mêmes. Mais cette différence, il me fallait bien la sentir quelques heures plus tard à l'heure où tout le monde aurait dû manger.

Eh bien,- c'était là que je retrouvais le sens de cette enquête. Car, si la conquête coloniale
150 pouvait jamais trouver une excuse, c'est dans la mesure où elle aide les peuples conquis à garder leur personnalité. Et si nous avons un devoir en ce pays, il est de permettre, à l'une des populations les plus fières et les plus humaines en ce monde, de rester fidèle à elle-même et à son destin.

Le destin de ce peuple, je ne crois pas me tromper en disant qu'il est à la fois de travailler et de contempler, et de donner par là des leçons de sagesse aux conquérants inquiets que nous
155 sommes. Sachons du moins nous faire pardonner cette fièvre et ce besoin de pouvoir, si naturel aux médiocres, en prenant sur nous les charges et les besoins d'un peuple plus sage, pour le livrer tout entier à sa grandeur profonde.

Texte 5 – Joseph Kessel, *L'Armée des Ombres*, 1943, extrait de la préface

Il n'y a pas de propagande en ce livre et il n'y a pas de fiction. Aucun détail n'y a été forcé et aucun n'y est inventé. On ne trouvera assemblés ici, sans apprêt et parfois même au hasard, que des faits

160 authentiques, éprouvés, contrôlés et pour ainsi dire quotidiens. Des faits courants de la vie française.

Les sources sont nombreuses et sûres. Pour les caractères, les situations, la souffrance la plus nue et pour le plus simple courage, il n'y avait qu'un tragique embarras du choix. Dans ces conditions l'entreprise semblait des plus faciles.

Or, de tous les ouvrages que j'ai pu écrire au cours d'une vie déjà longue, il n'en est pas un qui

165 m'a demandé autant de peines que celui-là. Et aucun ne m'a laissé aussi mécontent. Je voulais tant dire et j'ai dit si peu.

La sécurité était naturellement le premier obstacle. Ses droits majeurs enchaînent celui qui veut raconter la résistance sans romanesque et sans même faire appel à l'imagination. Ce n'est pas que le

170 roman ou la poésie peignent moins vrai qu'un récit attaché à la réalité. Je crois plutôt le contraire.

Mais nous sommes en pleine horreur, au milieu du sang tout vif. Je ne me suis pas senti le droit ou la force de dépasser la simplicité de la chronique, l'humilité du document.

Il fallait donc que tout fût exact et de la manière la plus scrupuleuse, la plus religieuse. Une seule couleur fausse risquait de donner un ton Saint-Sulpice à des tableaux de lutte sacrée.

175 Il fallait que tout fût exact et, en même temps, que rien ne fût reconnaissable.

À cause de l'ennemi, de ses mouchards, de ses valets, il fallait maquiller les visages, déraciner les personnes et les planter ailleurs, mélanger les épisodes, étouffer les voix, dénouer les liens, dissimuler les secrets d'attaque et de défense.

On ne pouvait parler librement que des morts (quand ils n'avaient ni famille ni amis menacés) ou

180 des histoires qui sont en France tellement familières qu'elles n'apprennent plus rien à personne.

Les pistes sont-elles assez enchevêtrées, effacées ? Ne va-t-on pas reconnaître celui-ci, celle-là ?

Telle est la crainte qui sans cesse a suspendu ou gêné ma main. Et quand elle était apaisée, quand je pensais avoir pris toutes les précautions voulues, naissait une autre anxiété. Je me demandais alors : « Suis-je encore dans la vérité ? Ai-je transposé selon une juste équivalence les origines, les

185 habitudes, les professions, les rapports de famille ou de sentiment ? » Car un acte n'a plus du tout le même caractère, la même valeur ou le même sens, s'il est accompli par un riche ou un pauvre, un célibataire ou un père de six enfants, un vieillard ou une jeune fille.